

MANUEL J. CASTILLA

# POÈMES - POEMAS

Traduction de  
MARIE THABUY RAMALINGAM

Introduction de  
JORGE VEHILS

---

COLLECTION NADIR

*Édité par les soins du Centre Culturel Argentin, Paris.*

MANUEL J. CASTILLA

Nació en 1918 y murió en 1980, en Salta.

Obra poética:

- Agua de lluvia (1941)
- Luna muerta (1943)
- La niebla y el árbol (1946)
- Copajira (1949)
- La tierra de uno (1951)
- Norte adentro (1954)
- El cielo lejos (1959)
- Bajo las lentas nubes (1963)
- Posesión entre pájaros (1966)
- Andenes al ocaso (1967)
- El verde vuelve (1970)
- Cantos del gozante (1972)
- Triste de la lluvia (1977).

## INTRODUCTION

Si la terre pouvait reconnaître ses enfants chéris et élever, par exemple, un mont à leur mémoire, c'est de cette manière qu'elle devrait célébrer la dévotion qu'eut pour elle Manuel J. Castilla. Je suppose que le Créateur aura sans aucun doute prévu d'autres formes de gratitude, meilleures et plus spirituelles. Nous, lecteurs de Castilla, devons nous contenter de commenter et de diffuser ses poèmes. Afin de prouver que lorsque l'inspiration frissonne et se renouvelle jour après jour sous l'effet de ce grand amour pour la terre et ses habitants, la poésie dite «régionale» peut offrir des œuvres aussi accomplies et d'une aussi grande universalité que celles de Manuel J. Castilla.

Cette poésie, qui parvint à exalter le paysage, l'indien, le mineur, le bûcheron, tout ce qui entoure enfin le poète dans ses tribulations quotidiennes, a trouvé avec bonheur dans le nord-ouest argentin de larges voies. En 1946 un groupe d'artistes et de poètes de la région (parmi lesquels Castilla) publiait le manifeste fondateur de «La Carpa», entité éphémère mais action efficace, où l'on disait: «Nous croyons que la Poésie est fleur de la terre, elle s'en nourrit et se manifeste comme une résonance harmonieuse des vibrations telluriques. Nous pensons que le poète est l'expression la plus parfaite de l'homme, de l'homme fils de la terre, bienqu'il se dresse comme l'arbre en quête des hauteurs».

Salta fut, pour Manuel J. Castilla, la racine, la motivation et le but permanents. Mais il fit aussi des incursions dans des thèmes empruntés à d'autres provinces et consacra tout un livre (*Copajira*) aux mineurs boliviens. Il

aborda en certaines occasions l'art universel et écrivit quelques poèmes sur des peintres européens. Il voyagea assez souvent de par le monde, particulièrement durant les dernières années de sa vie, jouissant des singularités qu'il découvrait dans chaque pays. Il écrivit quatorze livres, de nombreuses chansons folkloriques à succès, il dirigea la bibliothèque de sa province, fut journaliste, marionnettiste, conférencier et ami exemplaire. Il connaissait comme personne, et dans presque tous leurs recoins, ses montagnes, vallées, forêts et ravins. Il admirait avec une étrange sincérité les travailleurs anonymes qui, dans ses vers, eurent pour toujours des noms propres.

Sa poésie est pure et authentique, comme les eaux qui descendent, fougueuses parfois, depuis la cordillère des Andes jusqu'à la fertile vallée de Lerma où il naquit et mourut.

JORGE VEHLIS

## POÈMES - POEMAS

## TABLE DES MATIÈRES

LUNE MORTE (1943):	
Jean de la Scierie . . . . .	pag. 11
Le cacique mort . . . . .	» 13
COPAJIRA (1949):	
Vrille . . . . .	» 15
La Palliri . . . . .	» 17
LA TERRE À SOI (1951):	
Puna . . . . .	» 19
NORD PROFOND (1954):	
Père été . . . . .	» 23
En étant seul (fragment) . . . . .	» 27
SOUS LES NUAGES LENTS (1963):	
Poème 2 . . . . .	» 31
Romance de Juan Lucena . . . . .	» 33
POSSESSION PARMİ DES OISEAUX (1966):	
Femmes en noir . . . . .	» 35
La maison . . . . .	» 39
Pierre à Santa Rosa de Tastil . . . . .	» 41
LES QUAIS DU CRÉPUSCULE (1967):	
Chanteurs . . . . .	» 45
Mélancolie d'une sieste d'automne . . . . .	» 47

LE VERT REVIENT (1970):  
Le piment rouge . . . . . pag. 49

CHANTS DU JOUISSEUR (1972):  
Enterrement de Baltasar Guzmán . . . » 53

TRISTE DE LA PLUIE (1977):  
L'expulsion . . . . . » 55  
Je sens souvent la vie . . . . . » 61  
Ruines de Palenque . . . . . » 65  
Chola endormie . . . . . » 69



## JUAN DEL ASERRADERO

Juan del Aserradero se ha embriagado  
y hace como dos horas que duerme en la vereda.  
Ayer Juan ha cobrado  
y en el bolsillo apenas si tiene una moneda.

Juan del Aserradero  
tirado en la vereda  
se parece a los perros.

Y para que el solazo no le queme la cara  
y se despierte luego,  
el yuchán de la calle  
tira sobre sus ojos sombra como un pañuelo.

Chaguanco, como pocos,  
Juan del Aserradero  
quiere olvidar la sierra  
y se duerme en el suelo,  
pero la sierra vuela  
por encima del pueblo,  
se torna una cigarra  
y le asierra su sueño.

## JEAN DE LA SCIERIE

Jean de la Scierie s'est enivré  
et voilà bien deux heures qu'il dort sur le trottoir.  
Hier on l'a payé  
et c'est à peine s'il a une piécette en poche.

Jean de la Scierie  
couché sur le trottoir  
ressemble fort aux chiens.

Et pour que le soleil ne brûle pas son visage  
et ne l'éveille alors  
le yuchán\* de la rue  
déploie tel un mouchoir une ombre sur ses yeux.

Chaguanco\*\*, comme peu,  
Jean de la Scierie  
veut oublier la scie  
et s'endort par-terre,  
mais s'envole la scie  
par-dessus le village,  
elle devient cigale  
et vient scier son rêve.

\* Yuchán: type d'arbre.

\*\* Chaguanco: tribu d'indiens de la zone est de Salta.

## BARRENO

a Lino Spilimbergo

Herrero de Pailaviri  
deja tu guante de cuero.  
— Herrero de San José  
deja el martillo en el suelo.

Pailaviri y San José  
mellan todos los barrenos  
y ustedes deben forjarlos  
como a una rosa de nuevo.

La piedra de Pailaviri  
quiebra la flor del barreno.  
La roca de San José  
le apaga su ojo de fuego.

— Herrero de Pailaviri  
alza la rosa de acero  
y con el de San José  
marca la cara del cielo.

## VRILLE

à Lino Spilimbergo

Forgeron de Pailaviri\*  
laisse ton gant de cuir.  
— Forgeron de San José\*  
laisse le marteau par terre.

Pailaviri et San José  
ébréchent toutes les vrilles  
et il vous faut encore  
comme une rose les forger.

La pierre de Pailaviri  
brise la fleur de la vrille.  
La roche de San José  
éteint son œil de feu.

— Forgeron de Pailaviri  
dresse la rose d'acier,  
avec celui de San José  
marque la face du ciel.

\* Pailaviri et San José  
sont des centres miniers de Bolivie.

## LA PALLIRI

Qué trabajo más simple que tiene la Palliri.  
Sentada sobre el cáliz de su propia pollera,  
elige con los ojos unos trozos de roca  
que despedaza a golpes de martillo en la tierra.

(Un silencio nocturno le trepa por las trenzas  
y oscurece la arcilla de sus manos morenas).

Qué inútil que sería decir que en sus miradas  
hay un pozo de sombra y otro pozo de ausencia;  
que pudo ser pastora de las nubes  
y se quedó en minera,  
que pudo hilar sus sueños por las cumbres  
viendo bailar la rueca.

La Palliri no canta  
ni tampoco hila sueños.  
La mirada en la tierra  
y en la cabeza el cielo  
de mañana y de tarde  
busca sólo el silencio  
y cuando está a su lado  
lo quiebra contra el suelo.

Y no sabe que a ratos, entre sus brazos recios,  
se le duerme el martillo como un niño de hierro.

## LA PALLIRI\*

Comme la Palliri a une tâche aisée.  
Assise sur le calice de sa jupe en corolle,  
elle choisit du regard quelques morceaux de roche  
qu'elle émiette par-terre des coups de son marteau.

(Un silence nocturne escalade ses tresses  
et obscurcit l'argile de ses mains brunes).

Il serait inutile de dire que dans ses yeux  
il y a un puits d'ombre et un autre d'absence;  
qu'elle aurait bien pu être bergère de nuages  
mais finit dans la mine,  
qu'elle aurait pu filer ses songes sur les cimes  
en regardant la quenouille danser.

La Palliri ne chante  
pas plus qu'elle ne file ses songes.  
Le regard vers la terre  
et le ciel dans la tête  
le matin et le soir  
elle ne cherche que silence  
et lorsqu'il est près d'elle  
elle le brise sur le sol.

Elle ignore que parfois, dans ses bras vigoureux,  
son marteau s'assoupit comme un enfant de fer.

\* Palliri: ouvrière de la mine bolivienne.

## PUNA

*«Los pájaros, las vizcachas y las vicuñas se quedaban a la orilla de ese paisaje muerto, asombrados, como viendo el comenzar del mundo. Sólo los hombres se le atrevían».*

CARIBÉ («Ajtuss»)

Porque, en su indiferente desolación de azufre y  
de salitre carcomido,  
permanece enterneciéndose sólo para los vientos  
milenarios  
y en su aridez violenta  
apenas si la savia levanta un jeme de la tierra  
el retorcido envión de sus tolares silbadores,  
todo viene a ser allí frustración, ímpetu muerto,  
sal desconsolada.

Desconsolado azul, cielo baldío, irrecordable cielo,  
camino hacia la abandonada memoria de Dios  
cuando la sal agrieta catedrales angélicas  
que miran hacia el centro de la tierra y la lágrima.

Oh, yo sé bien que el hombre, entonces,  
viene rumiando el tiempo que se empoza en sus ojos,  
el tiempo silencioso de la coca;  
que se traga de nuevo sus cenizas en la lista de plomo  
y que así, masticando su muerte, alcanza la eterna  
soledad.

Que allí la muerte llega como un simple deshojamiento  
para perfumar la memoria de los dioses de piedra  
y que dentro de la música, más allá de su  
desvanecimiento,  
más remoto aún que su color de agua dolorida  
se distrae en las quenas una sirena de arena luminosa.

## PUNA

*«Les oiseaux, les vizcachas et les vigognes  
demeuraient à l'orée de ce paysage mort,  
étonnés, comme s'ils voyaient la naissance  
du monde. Seuls les hommes osaient s'y  
aventurer».*

CARIBÉ («Ajtuss»)

Car, dans son indifférente désolation de souffre et  
de salpêtre vermoulu,  
elle demeure et s'attendrit seulement sur les vents  
millénaires,  
dans sa violente aridité  
à peine si la sève fait sortir de la terre  
le jaillissement tordu de ses tolares\* siffleurs,  
tout en fait est là-bas frustration, élan mort,  
inconsolable sel.

Inconsolable bleu, ciel en friche, immémorable ciel,  
chemin vers la mémoire abandonnée de Dieu  
lorsque le sel gerce d'angéliques cathédrales  
qui regardent vers le centre de la terre et la larme.

Oh! je sais bien que l'homme, alors,  
remâche sans cesse le temps qui stagne dans ses yeux,  
le temps silencieux de la coca;  
qu'il ravale ses centres dans la rayure de plomb  
et qu'il parvient ainsi, en mastiquant sa mort, à l'éternelle  
solitude.

Que la mort y arrive tel un simple effeuillement  
parfumer la mémoire des dieux de pierre  
et que dans la musique, par de-là son évanouissement,  
encore plus lointain que sa couleur d'eau endolorie  
une sirène de sable lumineux s'égaie dans les quénas.

\* Tolaes: plantation de tolas.



Y yo sé que mirando largamente los ojos de los burros  
hinchados y yacentes  
en cuyas panzas bailan los remolinos amarillos  
se llega al mar ahogado en la salina  
y al arenoso río de savia  
que puja en la yareta rastrera con un estremecimiento  
musical.

Yo sé también que allí, cuando los viejos no sueñan,  
es porque el alma se les está yendo  
hacia la noche combada que lustra el lomo de los  
acatancas  
o entregan su corazón a una tinaja  
donde sus muertos beben recientes llantos  
y ríen desde sus redes, embolsados,  
como desde el fondo de una araña tristemente dormida.

Allí donde el metal se licúa y gota a gota fatiga  
la sangre  
hasta hacerla verter sus rojas agonías;  
allí donde la arena devora sus propios escorpiones  
soterrados  
y en el espejismo las montañas moviéndose  
agitan en sus vientres azules agua dormida y greda  
derrumbada,  
como en el primer sueño del primer hombre de la tierra,  
allí, sólo allí,  
la muerte se embellece de sal sobre los páramos!

Je sais aussi qu'en regardant longuement les yeux  
des ânes boursoufflés et couchés  
dans les panses desquels dansent les tourbillons jaunes  
on arrive à la mer noyée dans la saline  
et au fleuve de sève sablonneux  
qui s'élançe à travers la yareta\*\* rampante avec un  
frémissement musical.

Je sais aussi que là, lorsque les vieux ne rêvent pas,  
c'est que leur âme s'en va  
vers la nuit gauchie qui lustre le dos des scarabées  
ou qu'ils offrent leur cœur à une jarre  
dans laquelle leurs morts boivent des pleurs récents  
et rient depuis leurs résilles, ensachés,  
comme depuis le fond d'une araignée tristement endormie.

Là où le métal se fond et goutte à goutte fatigue  
le sang  
jusqu'à lui faire verser ses rouges agonies;  
là où le sable dévore ses propres scorpions enterrés  
et où dans le mirage les montagnes en remuant  
agitent dans leurs ventres bleus eau endormie glaise  
éboulée,  
comme dans le premier songe du premier homme de la  
terre,  
là, seulement là,  
la mort s'embellit de sel sur les déserts!

\*\* Yareta: plante des régions arides.

*Achévé d'imprimer*  
*dans la Tipo-Litografia Armena*  
*San Lazzaro degli Armeni*  
*Venezia*  
*au mois d'octobre 1983*

---

La Collection NADIR, consacrée à la diffusion des poètes argentins, est créée et dirigée par Abel Posse.

Sans valeur commerciale.

Couverture de Silvia Maddonni.